

Marie-Jean Sauret

La bataille politique de l'enfant, encore.

Le projet

Ce titre est amphibologique, comme on dit : il désigne aussi bien la bataille à mener pour l'enfant que celle qu'il mènerait. La façon dont je l'ai écrit est sans doute une indication de ce qu'il recèle. Je voulais rassembler une série de travaux sur l'articulation du sujet et du lien social dans la suite et l'esprit de ce que je considère comme une trilogie : *Psychanalyse et politique*, *Malaise dans la civilisation* et *L'effet révolutionnaire du symptôme*. J'ai extrait, de l'ensemble des articles examinés, une série de textes... dont je me suis aperçu qu'ils traitaient d'une façon ou d'une autre de l'enfance. C'est que l'articulation du sujet et du lien social contemporain pose la question d'une part de ce qu'est un lien social viable et d'autre part des conditions requises pour l'habiter. Voire, que doit-il se transmettre d'une génération à l'autre pour que le processus d'humanisation et d'humanisation se pérennise. Ce n'est pas gagné si l'on en croit l'actualité : d'un côté on vous annonce une baisse récurrente du taux de natalité, et de l'autre l'Angleterre, qui tente de sortir de l'Europe, vient de créer un ministère de la Solitude, au motif que celle-ci est responsable d'un abaissement de l'âge de la mortalité et de l'apparition d'un certain nombre de troubles graves.

Cette présence régulière d'un regard jeté sur l'enfance au cours de ces recherches sur le nœud du sujet et du lien social m'avait échappé. Elle renoue en fait avec les recherches que j'ai menées sous la direction de Pierre Bruno dans les années 80 sur l'infantile. Ce travail cherchait à préciser, dans mon esprit, l'avènement du sujet et le processus de subjectivation. Dans les faits, il m'a permis de distinguer l'infantile, soit ce qui de l'enfant ne se développe pas, et l'enfantin, ce qui croît avec le corps – pour dire vite, la psychanalyse et la psychologie du développement. Côté infantile, la jouissance, les pulsions, les organisations de la libido, soit, en un sens, un certain rapport au réel, même s'il se décline. Ce qui m'avait amené à la thèse, sans doute discutabile dans sa formulation, que l'infantile freudien, c'est la structure lacanienne. Bien sûr, côté enfantin se range tout ce qui se déploie à devenir adulte : performances cognitives, mémoires,

capacités langagières, « socialisation », etc. À quoi il convient de rajouter *ce qui se perd* à grandir. Dans les faits, la répartition n'est pas aussi simple puisque l'orientation vers le sexe suppose par exemple de se heurter au réel d'une certaine façon, et que l'inscription dans un lien social mobilise le symptôme. Freud l'a bien perçu qui note la surimposition de l'infantile et du féminin.

Mais alors, d'où vient que l'enfant, qui pose un problème anthropologique majeur – celui évoqué de la survie de l'espèce et de la reproduction des conditions du processus d'humanisation – soit si mal traité aujourd'hui : je ne parle pas seulement des mauvais traitements à l'enfant, de sa commercialisation, de son exploitation, mais de la façon dont il vient occuper une place parmi les objets de jouissance de nos fantasmes. Si cela est en un sens le cas général, le nouveau est que les moyens traditionnels pour se sortir de là ne semblent plus à disposition. Mais pour des raisons paradoxales : le recul des parents devant leurs fonctions de père et mère qui débouche sur ce que Lacan caractérisait comme « enfance généralisée », l'adoption des idéologies transhumanistes qui visent à guérir l'humanité de la mort, donc de la vie et de la reproduction sexuée, voire la robotiser... Dès lors, il est clair que l'enfant devient un enjeu de survie.

J'ai donc commencé par exposer cette crise repérée par Freud comme structurale, à déduire logiquement, même quand on ne la voit pas, que le sujet résout en prenant sur lui de refaire le pas (cf. *Totem et Tabou*) par lequel l'humanité s'est humanisée : la névrose infantile. Car on ne naît pas humain parce qu'enfant d'humain. Si un chien est chien parce que ses géniteurs sont chiens, pour ce qui est de l'humain, être enfanté par des humains est certes une condition nécessaire mais pas suffisante. Encore convient-il que soit transmis au nouvel arrivant le nécessaire pour qu'il s'effectue comme sujet, et qu'il accepte de s'en emparer.

Nous pouvons résumer cela au fait de se heurter au langage et de consentir à parler. Nous savons que le nouveau-né fait immédiatement l'expérience du fait que le langage est menteur puisqu'il ne peut que représenter ce qu'il vise. Dès lors la réponse à ce qu'il est réellement lui est dérobée, tandis qu'il ne peut que mentir à essayer d'y répondre : *proton pseudos* hystérique quand le mensonge concerne la position sexuée, le rapport à la jouissance qui en découle. Aussi l'humanité a-t-elle dès le début adopté un *être de filiation* (Pierre Bruno) comme substitut de cet *être de jouissance* d'emblée perdu. Et le mythe et la religion se sont chargés de

fonder cette filiation dans un point originaire d'où sortirait le nom mais qui n'aurait pas été nommé : Dieu, couverture ici du réel du père nommant...

Or c'est cette solution que la modernité met à mal avec d'abord l'invention de la science moderne, puis le mariage de la technoscience et du marché, et enfin le déploiement du Discours Capitaliste sous toutes ses formes. C'est dans ce contexte que l'enfant est rangé parmi les objets manufacturés, que les corps sont marchandisés, exploités, jouis... Et c'est ce qui mérite de s'arrêter sur la condition faite à l'enfant : pour le protéger, sans doute, le temps qu'il prenne sa vie en main, mais également pour apprendre de lui comment il se débrouille dans notre monde...

Plusieurs chapitres de *La bataille politique* sont consacrés à l'adolescent. Pourquoi ? Parce que l'adolescence est un moment logique : celui où le sujet, passé l'instant de voir de la castration (constitutif de la névrose infantile), passé le temps pour comprendre en quoi consiste la période de latence, en vient au moment de conclure qui « solde » l'enfance (mais pas l'infantile). Le sujet va vérifier si les solutions qu'il a construites – fantasme et symptômes – tiennent le choc des rendez-vous qu'il a avec le sexuel, l'amour, l'autre, le social, et sa propre responsabilité de sujet. L'adolescence demeure un moment nodal entre le sujet et le lien social, d'autant que c'est aussi un moment de séparation avec l'Autre et plus prosaïquement avec les parents : non pas qu'il les quitte nécessairement, mais parce qu'ils ne sont plus nécessaires comme étayage de sa vie psychique (il quitte le jeu de l'enfant pour la rêverie romantique, note Freud, il peut imaginer les éléments requis sans les étayer matériellement). Et bien sûr, c'est donc un « bon moment » pour étudier les solutions du sujet qui est notre contemporain.

Là, à dire vrai, des symptômes nouveaux apparaissent, nouveaux non pas tant dans leur forme que dans la logique dans laquelle ils s'inscrivent : le suicide, la dépression, les pathologies de la consommation, au premier chef les addictions y compris aux écrans, au mobile (SMS), etc., donnent à penser que pas tout sujet trouve une solution viable sur un mode qui lui permette de partager sa satisfaction avec ceux qu'il fréquente au sein du « collectif »... Ces symptômes semblent témoigner de l'impact de l'anthropologie idéologique suscitée par le discours capitaliste, celle qui défait les solidarités, rêve d'une humanité transhumaniste débarrassée de la vie, etc.

Les derniers chapitres s'intéressent à l'impact de la dite idéologie et du Discours Capitaliste lui-même sur les métiers de la clinique. Pour dire vrai, si la singularité est déniée et la castration rejetée, si le sujet est rabattu

sur un fonctionnement machinique, si le désir est écrasé sur le besoin, et si la libido l'est sur l'instinct, ce n'est plus de clinicien que le social nécessite, mais de *coaches*, de réparateurs, d'investigateurs, d'ingénieurs, d'experts, de techniciens, de prothésistes, pour *booster* l'individu. Juste pour notre gouverne, j'évoquerai la création au Japon d'entreprises de location d'individus : comme bébé à présenter à ses parents, comme amant ou maîtresse (sans sexualité), comme parents, grands-parents, meilleurs amis, et même comme assistants à vos funérailles – le tout pour 150 euros les quatre heures ! Ajoutez à cela la création du ministère de la Solitude à Londres, le renoncement au mariage et à une vie sexuelle, pas seulement au Japon, pour ne pas compromettre sa vie professionnelle, et vous aurez une idée du (plus ?) gros problème qui se pose à l'endroit des enfants que le rêve d'une nouvelle étape de l'humanité désormais immortelle parce que délivrée de la vie permet d'identifier au triomphe de la pulsion de mort (cf. les dernières pages de *Malaise dans la civilisation*).

Aimons-nous les enfants ? La France voit sa natalité baisser pour la troisième année consécutive, alors qu'elle était la plus élevée en Europe. Aimons-nous les enfants ? Est-ce que nous ne pouvons pas en douter quand on voit l'état de la planète que nous allons leur abandonner ? Il y a peu, j'ai été invité à participer à une journée de travail auprès de la Cour Suprême du Chili à la suite de la dénonciation de l'insuffisance de la protection infantile dans ce pays : formation insuffisante des encadrants, manque de personnel, maltraitements y compris parfois sexuels, formation professionnelle ou scolaire carencée, indifférence des entreprises aux jeunes, etc. Je leur ai fait la remarque que je n'y voyais rien de spécifique comparé à la France et à ce qu'il me semblait observer dans le monde. Le documentaire « Enfants placés : les sacrifiés de la République », de Sylvain Louvet, pour Pièces à conviction (FR3, 16 janvier 2019), n'est, hélas, qu'une triste confirmation. Nous nous comportons comme si nous, « les adultes, étions éternels, immunisés, et comme si après nous le déluge [...] ». Ce qui est une autre confirmation : du diagnostic que reprend Lacan de Malraux – « il n'y a plus de grande personne », si cela signifie « personne responsable » !

S'il y a un espoir de rompre avec cette dimension délétère, il réside dans le symptôme par lequel le sujet manifeste son refus d'inclusion, de formatage, de réduction à un pur objet de jouissance de l'Autre, et dans toutes ces entreprises plus ou moins discrètes par lesquelles les sujets cherchent à changer *de* monde. J'ai ainsi entendu quelqu'un commenter ce qui se passait à Notre-Dame-des-Landes, quoi que nous en pensions : il ne

suffit pas d'empêcher un aéroport nuisible pour la planète, il faut encore chasser le monde qui permet cet aéroport. Si nous ne mettons pas le tyran qui nous habite chacun hors de nous, aucune révolution ne réussira. Il ne suffit pas de critiquer le néolibéralisme : il convient de mettre le capitalisme hors de nous.

Le débat

Aussi bien Sylvie Bassot-Svetoslavsky que Thierry Azéma sont des lecteurs attentifs et leurs questions sont de vraies questions : de celles qui n'ont pas de réponse par avance et poussent sinon à l'invention, au moins à reprendre le fil de la réflexion.

La première question qu'ils renvoient concerne la logique de l'ouvrage : chacun des deux lecteurs, Sylvie Bassot-Svetoslavsky et Thierry Azéma, propose un principe de composition différent. Ce qui laisse à entendre qu'au-delà de l'intention, cette recherche est tramée par des logiques qui vraisemblablement la dépassent. Sans revenir sur ce qui précède, l'idée de fond était de prendre l'enfant (son accueil, ses conditions, son traitement) comme un symptôme de notre époque, et d'examiner avec lui les conditions de transmission (après inventaire) des éléments dont le sujet a besoin pour s'effectuer et donc contribuer à la pérennisation de l'humain. Evidemment il s'agit d'aborder cette question du point de vue de ce à quoi seule la psychanalyse peut contribuer – non seulement une contribution critique originale à l'analyse de la situation, mais qui puisse ouvrir de nouvelles perspectives cliniques et pratiques. Cette double interrogation dictait partiellement l'ordonnancement...

Mais, du coup, c'est la psychanalyse elle-même (jusqu'à son intérêt) qui se trouve évaluée et son avenir interrogé par le résultat de l'enquête. Dans les faits, il me fallait passer par la névrose infantile freudienne, la révision par Jacques Lacan de l'Œdipe « qui, selon lui, ne sert à rien » et son renouvellement de la question du père, la mutation du moment adolescent, la question de la psychose.

Pourquoi la psychose ? Parce que le psychotique a de fait une expérience du « se passer du père » quand il réussit à se doter d'un *sinthome* ou à bricoler une solution car tous les psychotiques, certes, ne sont pas Joyce. Nous pourrions alors nous enseigner en ces temps où nous sommes confrontés à des analysants « en mal de père » sur un autre mode que celui auquel les névrosés nous ont habitués.

J'ai maintenu pour la fin de l'ouvrage des articles consacrés aux implications des caractéristiques du lien social actuel non plus seulement

pour l'enfant qui cherche à s'y loger comme sujet, mais pour les cliniciens orientés par la psychanalyse.

Je ne doute pas que d'autres choix auraient été possibles pour organiser l'ensemble de ces pages.

La seconde question demeurée en jachère porte sur cette affirmation dans la discussion selon laquelle, « à une époque, la nôtre, soyons-en sûr, en succédera une autre ». Quelles seraient les raisons d'une telle certitude? Thierry Azéma rappelle l'affirmation de Lacan selon laquelle « l'homme serait incapable de se détruire lui-même ». Il n'est pas improbable que nous ayons quitté l'époque de Jacques Lacan devant la sorte de « *gangraine* » qui semble frapper le langage lui-même (encore que Victor Klemperer a amorcé ce qui s'annonçait avec *La langue du IIIe Reich*). Dans tous les cas, tant qu'il y aura des humains vivants, c'est qu'ils auront trouvé les moyens de leur survie. La même réponse vaut pour les questions portant sur les risques que feraient courir pour les subjectivités « enfantines » les nouvelles formes familiales : homosexuelles, transgenres, recomposées, multiples, etc. S'il y a des enfants pour nous en parler, c'est qu'ils ont trouvé les moyens de le faire et de se « doter » de symptômes...

Cependant, l'approche de l'enfant que j'ai cherché à mettre à disposition se situe sur le fond de la mise à jour de la logique néolibérale qui préside à notre monde : un monde de prédateurs (qui affecte tous les registres – économique, sexuel (subjectif), écologique, politique, social), entraînant une crise pluridimensionnelle qui, pour la première fois, *oblige à envisager une fin de l'humain dans un temps non plus mythique mais historique*. Plusieurs savants de diverses disciplines, en particulier des climatologues, des spécialistes de la biodiversité (outre de simples citoyens et des ONG), interviennent dans ce sens actuellement : cf. la liste des signataires des plaintes contre tel ou tel État pour inaction dans la lutte contre le réchauffement climatique, ou les scientifiques américains du *Bulletin of the Atomic Scientists*, qui, à l'échelle de l'humanité, ramènent l'horloge de l'Apocalypse à deux minutes de la fin du monde. Il est d'ailleurs précieux de constater que l'un des facteurs aggravant – sur lequel nous pourrions agir – est l'utilisation paradoxale de l'information comme une arme pour affaiblir les démocraties dans le monde ! Lui-même Lacan n'est d'ailleurs pas toujours aussi « optimiste », que la citation précédente le laissait entendre, quand il redoute que la psychanalyse ne se mette elle-même « tout entière au service du capitalisme », ou quand il évoque l'éradication de l'humanité par une bactérie échappée d'un laboratoire, ou encore quand il envisage les nazis comme des précurseurs.

La question de l'avenir de l'humain passe par la prise en considération de cette fin programmée. Mais il y a deux façons de l'envisager, et chacun aura à se déterminer. La première ressemble à la façon dont Freud fixe un terme à l'analyse afin d'obtenir de l'Homme aux loups l'aveu de la scène primitive. Nous savons que cette façon d'opérer prive le sujet du temps pour comprendre et bien sûr du moment logique de conclure. Le sujet se retrouve alors dans la position du patient de Kriss privé de la possibilité de s'interroger sur ce qu'il ne peut dire qu'en s'accusant de pompage, et précipité dans l'*acting out*. Serions-nous alors d'une époque d'*acting out* généralisée, sans possible recours au déchiffrement de l'inconscient ? Il faudrait alors compter sur le cynisme des prédateurs mettant à profit l'annonce pour jouir sans frein au détriment de tout et de tous : le phénomène MeToo l'alibi du climato-scepticisme pour exploiter jusqu'à la dernière goutte de pétrole, le dernier morceau de charbon, la dernière forêt vierge, etc., ne confirment-ils pas cette hypothèse ?

L'autre façon d'envisager l'avenir et qui mériterait un développement supposerait que cette interprétation nous mette dans la situation des prisonniers du sophisme de Lacan. De quelle part de solution chacun de nous dispose-t-il qui ne se voit que de la position de l'autre ? Que suis-je pour lui ? Mais le pas vers la sortie ne peut-être fait que par moi, anticipant sur celui des autres qui de fait l'effectuent dans le même temps. Il est clair que si je ne prends pas ma part dans cette quête, je condamne et moi-même et l'autre à la débilité, nous abandonnant à notre sort funeste. Le repérage du mur inédit de notre prison humaine est donc la condition pour que la fonction de la hâte joue sa partie et permette une issue collective.

Nous pourrions illustrer cela une fois de plus du suicide de Mohammed Boazizi, qui s'est immolé par le feu le 17 décembre 2010 à Sidi Bouzid. Sa mort pourrait être un accident de plus du travail : il y a eu des suicides par le feu avant lui en Tunisie, et il y en a eu, hélas, après lui. Harcelé par la police qui lui confisque son étalage ambulancier, humilié par la giflette d'une femme en uniforme, il met fin à ses jours devant le gouvernorat de sa ville. La dimension d'*acting out* est lisible dans cette adresse. Ce qui n'était pas prévu, c'est qu'un de ses contemporains interprète ce geste en ces termes : « On peut tout accepter, mais pas cela sans se renier soi-même. » « Tout mais pas ça » est la formule même à quoi Lacan résume le symptôme. Le « mais pas ça » est bien sûr propre à la singularité de chacun. L'interprète (y en avait-il plusieurs ?) *tweete* cette lecture à un autre qui la propage également dans ses réseaux, et, de proche en proche, chacun descend dans la rue jusqu'à chasser le tyran Ben Ali. Se lit en clair,

ici, à la fois un exemple de cette logique collective et l'effet révolutionnaire du symptôme. D'aucuns ne manqueront pas d'objecter que, faute d'un projet politique anticipateur, les vendeurs de sens (islamistes) ont ensuite gagné les élections. Certes, mais ceux qui ont fait l'expérience des conséquences logiques de ce « tout mais pas ça » ont obtenu que la *Charria* ne figure pas dans la nouvelle constitution : pas de sens religieux, mais une vie collective à réinventer, encore et encore.

La dernière question porte sur la psychose. On le devine, les psychotiques ont une avance quand il s'agit de se passer du père. Ce n'est pas seulement qu'ils poussent les psychanalystes à l'invention (tous les analysants poussent à l'invention du fait de leur singularité), c'est aussi que les psychanalystes ont à se laisser enseigner de leurs *sinthomes* quand ils réussissent, et de leurs échecs... Bien sûr la logique néolibérale s'accommode des formes paranoïaques du lien social (religions scientistes, scientisme, radicalisme islamique, juif ou évangéliste, complotisme, etc.). Et sans doute, comme j'en ai posé la question, cet état de fait n'est pas pour rien dans la mise à découvert de nombreux psychotiques et de la forme dite de « la psychose ordinaire ». Mais en un sens, cela ne change pas grand-chose à la direction du traitement de ceux qui viennent nous voir : créer le transfert, malgré la mutation du savoir dans le sens de communications, informations, techniques, indisponibles pour penser son rapport au monde et son sens ; et, sous transfert (avec les problèmes propres à la psychose) vérifier la structure du sujet : psychose ou soumission à la forme du Discours Capitaliste dans laquelle Christopher Lasch voyait la raison des *États limites* ?

Ce qui me paraît le plus concerner le devenir de la pratique analytique et exige un avenir de la psychanalyse me paraît résider ailleurs. Ce devenir est cet avenir, il réside dans ce que je viens d'avancer concernant l'interprétation de la fin des temps comme désormais historiquement situable. Pierre-Henri Castel l'écrit d'une formule percutante : « La pulsion de mort vient du futur. » Si nos petits-enfants ne peuvent imaginer de génération après eux, pourquoi accepteraient-ils les éléments nécessaires au processus « d'humanisation » (et de subjectivation) à transmettre à leur tour ? Et pourquoi dès lors les leur transmettrions-nous ? Et pourquoi alors s'employer à les faire fructifier ? De proche en proche, c'est le lien social que nous habitons qui se dégrade jusqu'à se détisser.

Or, c'est précisément dans ce contexte que la psychanalyse soutient la possibilité d'un *autre* lien social, viable (qui suppose toujours les quatre discours), et que le psychanalyste a à permettre à ceux qui le lui demandent

d'inventer leur mode d'y contribuer. Plus que jamais, comme l'écrit Lacan, il s'agit de faire en sorte que *la satisfaction du sujet rejoigne la satisfaction de chacun avec lequel il fait œuvre humaine...* Cette possibilité d'une vie digne d'être vécue, humaine dans tous les sens du terme, est profondément – aussi – de la responsabilité des psychanalystes. Le paradoxe, c'est qu'une telle vie impliquerait sans doute de mettre hors de nous la logique économique actuelle, la jouissance du pouvoir (politique), l'égoïsme qui défait les solidarités (voir le comportement des États à l'endroit des fugitifs)... Alors, il n'est pas impossible que ce retournement ait un effet y compris sur la dégradation écologique qui vient fermer la porte de notre prison, et que nous nous retrouvions avec un avenir renouvelé.

Seulement là sans doute rejoindrions-nous la subjectivité de notre contemporain, à l'horizon de notre époque. Être le contemporain de quelqu'un ne signifie pas partager la même période de vie. Il s'agit de pouvoir l'écouter et lui parler. Or, parler n'est pas répéter le politiquement correct que l'idéologie du moment suggère. Parler, c'est toujours créer : en quoi, Freud, Lacan et quelques autres, qui nous enseignent encore, sont nos contemporains. De sorte que rejoindre la subjectivité de son époque ne peut se faire qu'à la *devancer*. Là seulement se dénoue la bataille politique de l'enfant.